

*De la part de l'auteur.*

---

EXTRAIT

DES

MÉLANGES CHARLES DE HARLEZ.

---

LEIDE — LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE ci-devant E. J. BRILL.

---



# Ethnographie de la Chine septentrionale et son influence sur l'Europe

PAR

F. DE VILLENOSY

---

## I.

L'isolement géographique des Chinois, qui depuis plus de quatre mille ans peut-être, n'ont eu que des voisins comparativement barbares, leur a permis d'évoluer sur place, à l'abri d'influences étrangères, presque comme sur une planète à part. Cependant, quoique rares, il y a eu des relations entre la Chine et le reste du monde; son histoire a réagi sur la nôtre d'une manière tantôt directe, tantôt indirecte, et il faut en tenir compte pour élucider certains points de l'histoire des races aryennes. De même celles-ci, et d'autres encore, ont exercé une action décisive sur la constitution de la race chinoise moderne.

Les plus anciennes traditions de la Chine nous la montrent civilisée par des colons venus de l'ouest et qui ont formé sur le cours inférieur du Hoang-ho un petit état, dont les provinces actuelles de Ho-nam et de Chen-si étaient le noyau. Là ils étaient au milieu de populations barbares plus anciennes, dont les unes furent absorbées, les autres détruites. Des accroissements successifs firent acquérir l'accès de la mer à l'est, puis permirent l'annexion des contrées au sud du Yang-tse-Kiang jusqu'à la mer. Ils correspondent à l'absorption par la race immigrante de deux groupes de tribus distinctes, dont les premières étaient établies dans le quadrilatère formé par le Hoang-ho,

la grande muraille et la mer. Il y aurait lieu de se demander l'origine des immigrants appelés par leurs plus anciens historiens les Cent ou les Dix mille familles; mais c'est de leur fusion avec les populations pré-chinoises dont il vient d'être question, qu'est issue la véritable race chinoise.

Au sud des monts Kouen-lun, et de la chaîne qui les prolonge à l'est, le bassin du Yang-tse-Kiang était occupé par des populations nombreuses, ancêtres des Miao-tse, et dont les dernières tribus ne furent soumises qu'en 1775. La conquête fort difficile des provinces méridionales ne fut entreprise que par le grand empereur conquérant Thsin-chi-hoang-ti; le fait qu'elle n'a été complètement achevée qu'il y a un siècle montre bien l'antagonisme ethnique des habitants et de leurs vainqueurs. Il y avait là une race dont les représentants, toujours reconnaissables à leur langue, se retrouvent sur la frontière sino-thibétaine, en pleine Birmanie, à Formose et jusqu'aux Philippines. Lors de leur seconde campagne à Formose, les Chinois prirent comme interprètes des montagnards du Kouen-lun.

Tous les efforts des premiers souverains ont dû tendre à dédoubler les tribus qui occupaient déjà le sol en deux groupes: l'un susceptible d'être absorbé, l'autre qu'il fallait ou détruire ou repousser vers le nord. On se défendit contre ce dernier par la construction de la grande muraille, refaite sur une étendue plus considérable sous Chi-hoang-ti. Des Monts Neigeux au golfe de Liao-toung s'étendait une zone successivement occupée par des nations, peut-être différentes de races, mais toutes également vouées à la vie nomade. Il y eut là, à toutes les époques, une mer humaine toujours en mouvement; le grand empereur n'osa pas porter ses armes contre des tribus dont il devait bien connaître le courage puisqu'il en descendait probablement; il se borna à leur opposer un obstacle matériel qui dura seulement quatre siècles, sans jamais atteindre complètement le but désiré.

Je me propose d'examiner dans ce court travail l'action exercée sur l'Europe et sur la Chine par les peuples ayant vécu dans cette grande zone du nomadisme; ensuite de chercher à éclaircir l'origine des colons fondateurs du vieil empire.

## II.

De ce que les habitants de la vaste région bornée au sud par les Monts célestes et la grande muraille ont été nomades à toutes les époques de l'histoire, il résulte que nous n'avons pas le droit de les considérer antérieurement comme Tartares, parce que des Tartares y vivaient vers l'an 500 de notre ère. La migration des Tourgaoult du Volga, qui tracassés par les fonctionnaires russes retournèrent en Chine au nombre de 50,000 familles ou 300,000 individus en 1770 et de 20,000 familles l'année suivante, montre l'amplitude des mouvements de population qui ont eu lieu dans ces plaines. Il était réservé à la Russie de rendre sédentaires les derniers occupants du sol, mais il y a tout lieu de croire que les Tartares Mongols que nous y voyons, ont dû remplacer des races fort différentes.

Les documents recueillis par les ethnographes et les anthropologistes tendent de plus en plus à établir que les différentes races humaines ont occupé d'un pôle à l'autre des zones parallèles et continues. Les nègres d'Afrique ont eu à l'est, et sous les mêmes latitudes, des voisins de race noire, les *négritos*, qui ont occupé tout le sud du continent asiatique, débordé en Afrique et en Océanie, remonté jusqu'au Japon. Les blancs caucasiens ont peuplé le nord de l'Asie, pénétré en Chine et au Japon, où ils sont représentés par les Ainos, apparentés d'assez près avec les habitants de la Russie d'Europe. Le portrait d'Ainos dessiné à la chambre claire par le Dr. MAGET, et publié par QUATREFAGES, *Histoire générale des races humaines*, t. II, p. 467, est absolument celui d'un Russe que je connais, fixé à Paris depuis 35 ans. Les Finnois qui ont occupé l'Asie septentrionale, auxquels appartenaient les Scythes décrits par Hérodote et Hippocrate, et les Huns décrits par Ammien Marcellin, constituent maintenant encore le substratum ethnique de la majeure partie de la Russie d'Europe. Ils y restent facilement reconnaissables, malgré leur mélange, au nord avec les Slaves et les Germains, au sud avec les Tartares.

Nous voyons donc venir de l'extrême nord-est des peuples blancs

qui se sont déversés sur l'Europe, mais les descriptions qui en ont été faites par les contemporains permettent d'établir qu'ils s'étaient métissés avant leur départ. Les Scythes étaient des Finnois à peu près purs; au contraire, les compagnons d'Attila, divisés en Huns blancs et Huns noirs, étaient un mélange de Finnois et de métis de Négritos, de Mongols et de Finnois.

Les nomades qui erraient de l'Oural à l'Océan, et du cercle polaire à la longue chaîne du haut plateau de l'Iran, de l'Hindou-khoush, des Pamir, du Kuen Lun et des Monts Neigeux prolongée par la muraille, ne disposaient que d'un nombre restreint de passages naturels pour envahir les pays riches et civilisés, objets de leur convoitise, l'Europe, l'Asie occidentale et la Chine. Toujours ils cherchaient à franchir cette barrière, et la force ou la faiblesse politique de leurs voisins les faisait se porter vers la Caspienne ou la Mongolie. Si l'invasion était heureuse, la zone nomadique se vidait de presque tous ses habitants, et dans les steppes devenues désertes une race nouvelle pouvait s'établir, devenir nombreuse et préparer des invasions nouvelles.

On vient de voir le départ des Finnois lors de l'émigration des Scythes et des Huns, laisser la place libre pour l'expansion des Tartares et autres Mongols, qui se jetèrent successivement sur les peuples sédentaires d'Asie et d'Europe.

Avant l'époque des Scythes, d'autres races, toujours nomades, avaient menacé la frontière chinoise, s'étaient même emparé du trône et avaient ensuite envoyé en Occident la majeure partie de leurs hordes. La plus importante devait appartenir au rameau germanique et s'être mêlée aux Scythes près du Chen-si septentrional.

Les royaumes assez nombreux formés sous la dynastie des Tchéou avaient conservé plus ou moins les mœurs politiques purement chinoises, malgré une infiltration relativement considérable d'usages empruntés aux anciennes races locales. Avec le règne de Thsin-Chi-hoang-ti, il n'en est plus de même. Ce prince possède des conceptions politiques, administratives et militaires absolument personnelles, en tout inconciliables avec le traditionalisme de ses sujets, et lorsque pour les appliquer „per fas et nefas” il lui faut vaincre l'énergique

résistance des lettrés, la facilité avec laquelle il y arrive démontre surabondamment qu'il avait autour de lui des hommes nombreux, intelligents et animés du même esprit. Il semble que nous ayons affaire à un prince de race étrangère, ayant des ministres et des soldats étrangers comme lui. Or nous savons que les rois de Thsin avaient reçu leur fief de l'empereur Hiao-Wang comme prix des services rendus par leur aïeul, écuyer de ce prince. Chez les peuples dont l'état social correspond à celui des héros de l'Iliade, c'est un poste important, et notre dignité de connétable en dérivait. Mais le cheval était inconnu des anciens Chinois et les premiers peut-être qu'ils aient possédés ont dû être les huit qui traînaient le char de Mon-Wang, 3<sup>me</sup> empereur Tchéou. Les petits princes barbares du nord-ouest, qui en envoyèrent d'autres en présents à ses successeurs, durent les faire suivre de serviteurs au courant des soins à leur donner. L'un d'eux fut sans doute l'aïeul des Thsin.

Le Chen-si où était ce fief avait toujours conservé, dans sa partie septentrionale, divers îlots de populations non chinoises dont le caractère belliqueux devait assurer aux rois de Thsin la prépondérance sur tous les autres royaumes chinois. Il leur fut même possible, dès le règne de Ping-Wang, de mettre leur suzerain en tutelle et de le reléguer dans le Ho-nam, en exigeant la cession solennelle de sa capitale occidentale du Chen-si. Divers indices permettent d'affirmer l'existence des populations hétérochinoises de cette province: la direction de la Grande Muraille qui la coupe vers le milieu, au lieu de suivre la frontière géographique marquée par les deux coudes du Hoang-ho; les mœurs guerrières des habitants; l'extrême proximité des tribus pillardes qualifiées, certainement à tort, par les historiens de Tartares occidentaux et qui enlevèrent Pao-ssé, concubine de l'empereur Yeou-Wang en massacrant ce prince. Enfin la preuve la plus importante peut être tirée des pratiques barbares observées aux funérailles des rois de Thsin, et qui, à celles de l'empereur Chi-hoang-ti dégénérèrent en un véritable massacre. En 624, à la mort de Mon-Koun, roi de Thsin, le défunt fut enseveli sur son char, et autour de lui un de ses fils, trois enfants de sa famille, divers serviteurs, des tigres enchaînés etc., en

tout 177 personnes furent enterrées vives. A celle de l'empereur on immola les épouses qui n'avaient pas eu d'enfants, les concubines, de nombreux serviteurs et une masse de bijoux et d'objets précieux furent enfouis.

On a depuis longtemps rapproché ces rites cruels de ceux, qui au dire d'Hérodote, s'observaient aux funérailles des rois Scythes et que l'on a pu vérifier lors des fouilles faites dans les riches tumulus de la Russie méridionale, autour de Kertch <sup>1)</sup>. Mais le rapprochement s'impose aussi avec les Gaulois de la grande invasion du VI<sup>e</sup> siècle, que l'on sait être les mêmes que les Cimmériens déplacés lors de l'arrivée des Scythes. Ils étaient de race germanique, et comme tels antérieurs aux Scythes. Il faut y joindre les princes russes prédécesseurs de S. Wladimir, et dont les cérémonies funèbres ont été décrites par le voyageur arabe Ibn Feslan.

On peut donc se demander si avant l'occupation de la zone du nomadisme par les Finnois, il n'y en a pas eu une autre par des Germains, dont le sang coulait dans les veines du grand empereur conquérant et qui furent plus tard représentés par les Massagètes restés en Asie et par les Gètes refoulés en Europe, lors du grand mouvement de peuples de 597 avant notre ère. A ces peuples, ou aux Finnois leurs successeurs près du Chen-si, se rattacherait les Joung des historiens chinois, ou Tartares occidentaux, qui n'ont rien de commun avec les Tartares mongols des époques plus récentes.

### III.

A côté de ces populations flottantes et si insaisissables pour l'histoire, se place le groupe compact de la nation chinoise. Mais, bien que restée toujours sédentaire depuis son arrivée sur le bas cours du Hoangho, elle n'en présente pas moins par son origine un problème également obscur.

Le nom même fait défaut pour désigner les Chinois lors de leur

---

1) *Antiquités de la Russie méridionale* par MM. KONDAKOF, comte TOLSTOÏ et S. REINACH, édition française, pp. 109—119.



marche vers l'Orient et l'expression de Cent ou de Dix mille familles qui leur est appliquée prête à la controverse. Leur vie à cette époque, telle que Mgr. DE HARLEZ l'a décrite d'après les sources les plus anciennes, rappelle beaucoup ce qu'est de nos jours celle des Boers de l'Afrique australe, cultivateurs toujours et quand même, mais sachant, s'il le faut, tenir l'épée pour la défense de leur ferme.

Ce que Hoai-nan-tsen nous dit du palais de Yao, construit en paille et en terre, c'est-à-dire en pisé, couvert de chaume, avec une cour plantée où attendaient les visiteurs, l'existence de la tablette placée près de la porte pour y inscrire les requêtes, du tambour pour demander audience, correspond bien au même état social.

La région où ils se sont établis, devait avoir une population bien clair-semée, car jamais les Chinois n'ont eu le véritable instinct militaire. Il est remarquable que tous ceux qui ont eu à les combattre ou à les diriger déclarent qu'ils seraient d'excellents soldats s'ils avaient de bons chefs, et cependant leur histoire les montre toujours vaincus lorsque des généraux de leur race les menaient contre les étrangers. C'est qu'à côté des qualités passives qui font le soldat discipliné, apte à défendre le territoire envahi comme le pourrait faire une bonne milice, et que le Chinois possède à un haut degré, il faut compter les qualités actives qui seules constituent l'officier, le tacticien, le conquérant, et qui lui ont toujours fait défaut. Les conquérants chinois comme Chi-hoang-ti, et peut-être Pen-tchao, étaient d'origine étrangère.

Toujours ou presque toujours l'empire s'est accru territorialement par la lente assimilation des populations limitrophes et parfois de ses envahisseurs. Cela nous permet d'expliquer certains points obscurs de l'histoire. L'incertitude, les contradictions qu'elle présente pour la partie la plus ancienne doivent tenir moins à la destruction des livres ordonnée par Chi-hoang-ti (des textes écrits sur des planches devaient être peu nombreux, et c'est sous son règne que le papier s'est répandu) qu'à l'esprit systématique de la nation et au dualisme de ses premières traditions. Je m'explique. Souvent les Chinois, comme les premiers philosophes grecs, ont créé des systèmes pour régir toutes choses et parfois les ont employés à tort pour l'interprétation des faits anté-

rieurs, au lieu de recourir à l'observation ou à l'étude des sources.

En outre le noyau restreint des premiers colons, des Cent familles, arrivé avec des traditions qui lui étaient propres a procuré une plus haute civilisation à des tribus sauvages peut-être, mais numériquement supérieures, et qui, elles aussi, devaient avoir un ensemble de traditions nationales, peut-être même une cosmogonie. De ces deux groupes hétérogènes, dont la fusion a créé la race chinoise, l'un a fourni la culture intellectuelle, l'autre le nombre, c'est-à-dire la masse elle-même de la nation, et le second n'avait pas d'intérêt à sauver de l'oubli une histoire qui n'était pas la sienne. De là le contraste étrange signalé par Mgr. DE HARLEZ entre la simplicité des faits exposés par le Livre de bambou et Szé-ma-ssien et les fables, la cosmogonie étrange qui enveloppent les mêmes événements dans les historiens postérieurs. C'est la réaction de l'esprit indigène contre la pure race immigrée.

Le dualisme moral résultant d'un dualisme ethnique n'est pas une pure et simple hypothèse. Quelque rapide que l'on suppose l'accroissement numérique des nouveaux venus, ils ont dû être longtemps, sinon toujours, moins nombreux que leurs voisins et sujets; ils les assimilaient d'une manière progressive en les constituant en états vassaux, en *marches* dont l'existence est attestée dès le règne de Shen-nong. C'est ainsi que sous lui les princes vassaux se révoltent et que son successeur épouse une princesse de l'état de Si-ling. Parfois l'absorption des éléments étrangers se faisait plus vite que leur assimilation, et alors ils réagissaient sur leurs initiateurs, provoquaient dans leur civilisation un mouvement de recul. Ainsi s'explique l'accusation qui a pu être portée contre Shao-hao d'avoir permis que le chamanisme altérât la religion primitive; c'est une trace de l'influence prépondérante de populations, qui peut-être avec les Tchéou sont arrivées à une suprématie politique. Et en effet, c'est vers le nord que se constituaient, semble-t-il, les états feudataires qui n'étaient qu'une étape vers l'annexion. Sous la troisième dynastie, au contraire, ceux qui se créent sont des apanages et concourent à morceler l'empire.

Mais si les Chinois actuels ne sont pas uniquement issus des Cent

familles multipliées indéfiniment sur un sol vierge d'habitants, si les provinces, actuellement si chinoises, situées au sud du Yang-tsé-kiang n'ont été unies à l'empire que vers 215 avant notre ère, si vers cette époque il n'y avait peut-être pas encore de race mongole dans la Mongolie actuelle, ou si elle y était au moins toute récente; si enfin les habitants de l'empire sous les trois premières dynasties résultaient d'un mélange où les descendants des Cent familles figuraient pour une part minime, à quelle race appartenaient donc ces mystérieux étrangers ?

Le regretté TERRIEN DE LACOUPERIE a fait faire un premier pas à la question en établissant, ou en rendant au moins extrêmement vraisemblable, que les Cent familles avaient été avant leur exode les voisins, peut-être les sujets du vieil empire d'Elam, et avaient probablement reçu de lui l'écriture. D'un autre côté, Mgr. DE HARLEZ a montré que, bien loin d'avoir été soustraits à la barbarie par leurs premiers souverains, les émigrants étaient arrivés dans leur nouvelle patrie déjà pourvus d'une haute culture morale et sociale, qu'ils y avaient vécu, gouvernés par des princes dont le caractère nettement historique n'a été défiguré que tardivement par la légende. Pour ce qui est de leurs mœurs, si on les compare à celles des tribus sauvages qui habitaient avant eux le bassin du Hoang-ho, on doit admettre qu'ils les avaient apportées de leur ancienne patrie, qu'elles constituaient bien un patrimoine national.

M. CAPUS, dans un remarquable article <sup>1)</sup> a peut-être fourni un second élément. Il signale l'importance des obstacles montagneux groupés autour du nœud que constituent les Pamirs. Ces chaînes disposées comme les branches d'une croix de Lorraine, forment six compartiments dont chacun a été le siège d'une civilisation distincte. Le passage d'un compartiment dans un autre ne peut se faire que sur certains points où de tout temps les migrations et les caravanes ont dû suivre la voie imposée par le relief du sol. Autour de ces montagnes existent diverses natures de terrains que chacune des races qui ont peuplé le pays a recherché avec une prédilection particulière. L'Aryen a toujours

---

1) *Anthropologie*, t. V, pp. 35—53.

été cultivateur, a toujours recherché les sols arables, apportant de la terre dans les creux de la roche pour en constituer s'il n'en avait pas, et n'est *jamais* devenu nomade, alors que le Turco-Mongol, nomade par nature, et habitant né des steppes, est parfois devenu cultivateur. Pour M. CAPUS la vocation des tribus aryennes pour la culture est une règle qui ne souffre *aucune* exception; la carte des races se superpose exactement à celle par nature de terrain, et s'il se trouve des cantons de culture qui ne soient pas possédés par des Aryens, on possède des indices de leur expulsion récente. Mais les Chinois eux aussi apparaissent dès l'aurore de leur histoire comme des agriculteurs que nul sol ne rebute; tels ils étaient déjà lorsque Yu fit faire la description des neuf provinces, et tels ils sont encore. La marche qui des pays limitrophes de l'Élam les a conduits à la trouée de l'Ili, seul point par où ait pu se faire une migration, suit justement la zone ininterrompue des terrains de culture, du domaine propre des Aryens, et les a menés au bassin du Tarim, par où ils ont pu atteindre les rives du Hoang-ho.

Leur berceau aurait donc pu être près de la Caspienne sur les derniers contreforts de la chaîne qui sépare la Perse du Turkestan, au point peut-être où nos plus lointains ancêtres aryens se sont séparés en rayonnant vers l'Europe, l'Iran, l'Afghanistan et l'Inde et peut-être enfin dans la vallée du Hoang-ho. Ceux qui se sont dirigés vers la vallée du Danube, à travers la Russie méridionale, pour de là gagner l'Italie et la Gaule, ne connaissaient encore que la civilisation de la pierre polie, mais ils tentaient déjà la culture du sol. Ceux qui ont gagné l'extrême Orient avaient atteint, dans le voisinage des grands empires de l'Asie occidentale, une civilisation plus haute et une certaine organisation politique. Mgr. DE HARLEZ a démontré que le Shu-King, comme les Koue-Yü, était un recueil de discours prononcés à la cour et réunis par un des deux secrétaires historiographes *de la droite* et *de la gauche*. A ces fonctionnaires de cour se joignaient d'autres ministres, qui paraissent trop nombreux dans un empire aussi patriarcal que celui qui précède la 1<sup>re</sup> dynastie pour n'être pas un legs d'une société plus complète. Or on rencontre dans une liste de fonctionnaires

du premier empire d'Assyrie le *sultan* de la droite et le *tartan* de la gauche; on a voulu y voir des chefs militaires. Ne sont-ce pas les prototypes des deux historiographes de la Chine primitive?

Peut-être trouvera-t-on bien aventureuse, presque paradoxale, cette hypothèse que les fondateurs de la civilisation chinoise, si différente, si éloignée de la nôtre, aient pu être des Aryens. Il faut cependant se rappeler que les premiers pères de la race jaune par excellence ont pu être ses pères spirituels sans être ses pères charnels. Après 5000 ans d'évolution dans un territoire isolé de toutes parts, au milieu de populations différentes et plus nombreuses, que peut-il rester du sang des 100 ou même des 10000 familles dans les veines des 400 millions de Chinois actuels? Les Aryens d'Europe que nous prenons comme types se sont multipliés sur un sol désert avant leur arrivée, ce que n'ont pu faire leurs frères d'Asie; et cependant que l'on rapproche les mœurs des Italiotes de celles des anciens Chinois décrites par Mgr. DE HARLEZ, *Muséon* t. XIII, p. 97, la ressemblance est frappante. Le type physique et la langue n'ont rien de commun, dira-t-on, mais lorsque deux races se mélangent, la plus nombreuse impose son type physique et sa langue, la plus civilisée apporte sa culture morale et perfectionne la langue qu'elle subit; c'est ce qui a eu lieu. Du reste, tous les voyageurs qui ont parcouru la Chine septentrionale, ancien domaine des 100 familles, reconnaissent que la race jaune qui règne seule au sud, dans les anciennes conquêtes de Chi-hoang-ti, se mêle graduellement au sang caucasique, à mesure que l'on se rapproche du Hoang-ho, malgré les invasions successives des peuplades mongoliques.

---





